

Baron des Sautes  
Maurice BARRÈS, Edmond ROSTAND  
de l'Académie Française.

Édouard GANCHE

1914

Une Défense Héroïque

MAGNARD

LE FILS D'UN SCEPTIQUE

LA MORT D'ALBÉRIC MAGNARD



Publié pour la *Société Frédéric  
Chopin,*

par EUGÈNE FIGUIÈRE  
7, RUE CORNEILLE, PARIS  
1915

857

DIRE  
GIE

ofil  
de

Ancien Comité Archéologique

B 4998

Maurice BARRÈS, Edmond ROSTAND  
de l'Académie Française.

Édouard GANCHE

---

1914

Une Défense Héroïque

---

MAGNARD

LE FILS D'UN SCEPTIQUE  
LA MORT D'ALBÉRIC MAGNARD



Vendu au profit  
*des invalides de  
la guerre*

Prix : 1 fr.

Publié pour la *Société Frédéric  
Chopin,*

par EUGÈNE FIGUIÈRE  
7, RUE CORNEILLE, PARIS  
1915

---

*Il a été tiré à part  
cinq exemplaires sur papier de Hollande  
numérotés.*

---

« La place qui appartient à Albéric Magnard dans la musique contemporaine est une des premières et des plus considérables... »

« Et sans doute il est possible de dire que sa mort était inutile ; et l'on a dit aussi qu'elle n'était pas conforme aux lois établies, et qu'en particulier elle enfreignait les conventions signées à la Haye, qui n'autorisent point un homme isolé à défendre son pays contre l'invasion. Je ne songe pas à le nier. Mais il est d'autres lois, plus profondes et plus sacrées que celles de la Haye, bien qu'elles ne soient inscrites nulle part : c'est pour obéir à ces lois éternelles qu'un Magnard agit et qu'il meurt. Pour les mêmes lois mourut jadis Antigone, et Sophocle a célébré la gloire de son sacrifice... »

PIERRE LALO (*Le Temps*, 29 juin 1915)

« Quand l'ennemi franchit son seuil, il éprouva ce sentiment d'indignation irrésistible, ce frisson de haine qui commande les actions magnanimes. La voix du droit et du sol parla en lui plus fort que le reste et fit taire tous les murmures de la préservation personnelle. Dans un éclair d'audace immortel, il préféra la non-soumission et la fusillade à quelques années d'une vie gâchée par un souvenir intolérable... »

LÉON DAUDET.

## MAGNARD

Celui-là qui, rebelle à toute trahison,  
Et préférant la Muse à toute Walkyrie,  
A défendu son Art contre la Barbarie,  
Devait ainsi mourir défendant sa maison.

Mort pleine de clarté, de goût, et de raison!  
D'une Œuvre et d'un Destin parfaite symétrie!  
Qu'il aille, aux profondeurs où se fait la Patrie!  
Près des poètes fiers du disciple qu'ils ont!

Deux Ombres lui viendront parler de Bérénice,  
Que leur rivalité par ce Héros finisse!  
Dressons-lui pour tombeau la pierre de son seuil,

Et dans le plus doux sol que ce Français som-  
[meille,  
Qui, réconciliant la mesure et l'orgueil,  
Chanta selon Racine et meurt selon Corneille!

EDMOND ROSTAND.  
*de l'Académie française.*

LE FILS D'UN SCEPTIQUE

« Un des maîtres de l'École française, le compositeur Albéric Magnard, l'auteur applaudi de *Bérénice*, habitait une villa à Baron, près de Nanteuil-le-Haudoin. Il fit feu sur deux uhlands qui tentaient de s'introduire chez lui et les abattit. Peu après, il fut fusillé. M. Albéric Magnard était le fils de l'ancien rédacteur en chef du *Figaro*, M. Francis Magnard ».

Ainsi racontent les journaux, et depuis que j'ai appris cette mort héroïque, je ne cesse pas d'y songer. Je le vois à sa fenêtre, le fusil à la main, tout enflammé par le patriotisme, cet artiste raffiné. Quelle apparition inattendue ! C'est une eau-forte qui ne s'en va pas de dessous mes yeux.

Lui, le fils du grand sceptique Francis Magnard, lui l'enfant du *Figaro*, il a résolu

de donner sa vie, plutôt que d'accepter ce qui ne doit pas être. Il entreprend à lui seul, de s'opposer à ce que la France, momentanément, n'a pas pu empêcher. Il ne tolérera pas d'être envahi et que des Prussiens souillent le seuil de sa demeure. Nul ne le commande; lui seul s'oblige, et même il outre passe son devoir clair. Il s'en va dans des régions morales mal déterminées. On peut trouver des gens pour dire qu'il eut tort, en sacrifiant sa vie, de compromettre la sécurité de ses concitoyens plus paisibles. Il passe outre, il défend une cause supérieure et des intérêts éternels. Cet artiste savant, au milieu des petites villas bourgeoises, se fait, à lui seul, le chevalier de la civilisation. Un immense horizon s'étend devant son regard inspiré. Il s'élançe pour couvrir de son corps les cathédrales de France, la langue française, la nation héritière de Rome et d'Athènes. Et voilà comment le fils du sceptique a choisi la solution héroïque.

Que c'est beau, ce fils issu de ce père! Quel

signe des ressources, des richesses morales chez nous! Albéric Magnard explique, complète, perfectionne et justifie Francis Magnard. Après vingt ans, le dégoût où j'avais vu Francis Magnard, sur le soir, achever sa vie, me devient intelligible. Francis Magnard n'aimait pas son existence propre, ni son milieu, ni ses thèses quotidiennes, ni rien, croyait-on, bien que nous, ses amis, nous distinguions sa délicatesse secrète et son penchant pour les êtres nobles. Il vient de révéler par son fils ce qu'il y avait en lui d'inemployé et qui le déterminait à nier tant de gloires bruyantes, ou du moins à montrer leurs taches, leurs faiblesses, leurs pailles. Il était si exigeant, à cause d'une excellence secrète qui était en lui, et quand il signalait partout l'artificiel, il se réservait, le moment venu, d'agir de la manière la plus vraie.

Comment une pensée qui d'abord semblait nuisible, parce qu'on ne voyait pas son but, a combattu pour vivre, s'est dégagée des compromissions et des facilités, s'est ennoblée dans la

retraite et puis a fleuri soudain en un acte de vertu inouïe, voilà ce qu'on voit en soudant la biographie de l'artiste héroïque, Albéric Magnard, à la biographie de son père, le professionnel sceptique, Francis Magnard.

Et voilà ce qu'un grand musicien, un émule du mort d'hier, saurait nous rendre sensible dans une symphonie où le même motif tragique irait s'épurant et s'élevant, d'une atmosphère de vie trop facile, aux sommets de la vertu.

Il ne m'est pas permis de juger l'art d'un compositeur; je n'y ai pas de compétence, mais je me rends bien compte que nous sommes ici devant un de ces hommes solitaires pour qui la seule affaire, c'est de mettre dehors, produire, exprimer ce qu'ils ont mission de faire savoir. Albéric Magnard s'est occupé à construire son œuvre, sans jamais se distraire à chercher le succès. Du vivant de son père, — c'est un trait qui nous frappait beaucoup, il y a vingt ans, — jamais il n'entraît au *Figaro* et jamais ne voulut y voir son nom, ses essais signalés. Il ne comp-

tait que sur lui-même, un peu farouchement. Ce caractère apparaît encore dans son acte dernier. Il prit tout seul sa décision héroïque. C'était un musicien français, un disciple de Jean Racine, dont il transposa le chant dans son art. S'il avait travaillé à poser une digue au flot wagnérien, s'il s'était défendu des influences nocives du génie german, ce n'était pas pour tolérer que les plus sales gens de là-bas s'en vinsent chez lui. Voici les ulhans! Il quitte son piano, il tire dessus et les abat.

Chacun, selon son pouvoir! Joffre les chassera de France. Albéric Magnard balaye le devant de sa maison. Et tous l'imitant, la France serait toute propre. Gloire à ce fils harmonieux de Racine, à ce défenseur du génie français!

Ce ne sont pas des doléances qu'il faut apporter sur des tombes si courageuses. Un lecteur anonyme m'écrivit un billet tout en larmes sur la mort de Péguy. S'il fut son ami dans le privé, c'est trop naturel. Mais un ami de l'œuvre d'un Péguy ou d'un Albéric Magnard, un ami de



l'art et de la pensée française doit prendre conscience de la vie qui s'exhale de telles morts. Les artistes prétendent justement à modeler et à diriger les sentiments du public. Ils n'ont ce droit qu'à la condition d'être vrais, et leur vérité éclatera si, dans les moments décisifs, ils décident de se sacrifier pour être en accord avec leurs thèses. Charles Péguy, ayant quarante ans, appartenait à la territoriale; il demanda et obtint d'être maintenu dans les cadres de la réserve, où la balle prussienne est venue le frapper. Albéric Magnard, pour vivre, n'avait qu'à laisser sa fenêtre fermée. Ces nobles hommes, en courant de propos délibéré au sacrifice, viennent de montrer les titres de leur puissance propre et d'accroître l'autorité des doctrines qui proclament qu'il y a un art national.

MAURICE BARRÈS,  
de l'Académie française.

22 septembre 1914.

1914

## LA MORT D'ALBÉRIC MAGNARD

*A Madame J. Albéric Magnard.*

Une ou deux fois l'an, les affiches des grands concerts de Paris présentaient au public le nom d'Albéric Magnard. Une symphonie, une sonate, révélaient le compositeur, mais l'homme restait ignoré. Il ne quémendait pas les applaudissements de la foule et ne souhaitait que les satisfactions artistiques venues de ses œuvres. Fils d'un écrivain qui avait figuré au premier rang du journalisme et de la vie parisienne, favorisé du talent et de la fortune, il aurait pu parader au milieu d'une société brillante. Il refusait ces facilités et n'appréciait que les résultats de son propre travail. Ainsi s'affirmait la liberté presque farouche de son esprit et la force de son caractère.

Possesseur d'une haute éducation intellectuelle, Albéric Magnard avait demandé à Théo-

dore Dubois, à Massenet, à Vincent d'Indy, un enseignement complet de la musique, pour laquelle il était supérieurement doué. L'harmonie sonore lui semblait inaccessible à la laideur et la seule voix indépendante qui s'éleva au-dessus des hommes. Elle exaltait les révoltes de son âme, les tumultes de son imagination et les passions de son cœur. Elle rendait ses jours plus lumineux en lui dispensant ses voluptés transcendantes et indéfinies.

\*  
\* \*

Depuis dix ans, Albéric Magnard habitait Baron, dans l'Oise, à douze kilomètres de Senlis. Il avait trouvé au bord d'une route et proche des champs, une ancienne demeure entourée d'un parc et de grands arbres. C'était le manoir des Fontaines. La poésie de ce nom l'avait charmé. Il évoquait des rochers moussus, des sentiers herbeux, des tapis de cailloux bigarrés où bruie et flue l'eau des sources. Ici, les matins devaient être éclatants sous le soleil et la rosée,

les soirées d'une tiédeur enivrante, et l'air embaumé par les jardins fleuris.

Albéric Magnard abrita ses méditations, son labeur et ses joies dans ce nid champêtre. Sa femme, ses deux filles, son fils, l'entouraient de leur chaude affection. Près d'eux, la beauté resplendissait dans la nature et à l'intérieur de la maison. Elle était toute parée de chefs-d'œuvre. Les tapisseries, les tableaux, les statues, les livres, mêlaient leurs valeurs précieuses et encadraient délicieusement cette existence familiale.

L'étude alternait avec la pratique des sports et les réceptions de quelques amis préférés. Les amusements, les rires, le babil des enfants robustes et grandissants ne laissaient point de temps à l'ennui et nulle peine ne s'appesantissait sur ces vies heureuses.

Soudainement la voix sinistre de la guerre surprit et bouleversa les conditions de toutes choses. Elle n'avait jamais retenti avec tant de fureur. On écouta. Ses grondements se perce-

vaient au loin. Sa menace se rapprochait vite. On entendit son cri effroyable et l'humanité tressaillit à cet appel tragique. Il pénétra dans l'âme violente d'Albéric Magnard et réveilla son patriotisme. L'attaque du territoire national par les hordes germaniques lui causa un tourment atroce. La mobilisation de tous les Français valides devait l'entraîner dans le courant belliqueux. Il rechercha son uniforme de sous-lieutenant de réserve et son revolver d'ordonnance, car il avait démissionné, un jour d'amertume. Avec ses quarante-neuf ans, il était vigoureux, rompu à tous les exercices corporels et capable des actions d'un rude soldat.

Il gagna Senlis pour s'engager.

« Attendez, lui dit-on. Nous ne manquons point de combattants jeunes et les Allemands n'arriveront pas ici ».

Albéric Magnard se résigna.

Afin de racheter son inaction, il résolut d'édifier une œuvre héroïque qui refléterait l'effervescence de ses sentiments. Déjà il avait mis

un chant à la riposte du *Rhin allemand* d'Alfred de Musset. Il était surpris de ressentir si fortement les effets de l'attaque étrangère. Elle l'atteignait comme une injure personnelle. Il se sentait uni à toute sa race par une fraternité généreuse et la terre française lui devenait chère à l'égal de sa maison et de son bien. Il aimait la France avec orgueil et amour. Il se découvrait une sensibilité et une conscience nouvelles. Ses convictions antérieures sur l'universelle justice s'effondraient sous les désillusions et le dégoût. Désormais ses pensées n'appartenaient plus qu'aux efforts du pays pour sa défense et il les élevait à la hauteur du sacrifice imposé à la nation.

Dans l'attente anxieuse des dépêches et des journaux, il lisait la littérature issue de 1870. Il répétait l'aveu de Taine lors du siège de Paris : « Il y a des jours où j'ai l'âme comme une plaie; je ne savais pas qu'on tenait tant à sa patrie ». Victor Hugo l'enthousiasmait par le lyrisme grandiose de *l'Année Terrible*, et la manière

dont il fouettait l'ennemi infâme d'apostrophes virulentes et stigmatisait ses crimes.

La collision homicide des peuples était renouvelée, multipliée, élargie, par la bestialité d'un seul. Ses armées de butors ravageaient la Belgique pour envahir la France. Elles dévalaient vers Paris, stimulées par des appétits sauvages. Elles pillaient, brûlaient, massacraient, martyrisaient. Nos soldats reculaient afin de mieux les battre, mais cette retraite jetait l'épouvante. Un exode lamentable commençait. Des fugitifs harassés traînaient des voitures, portaient des enfants, poussaient des troupeaux. Ils se hâtaient sans savoir où ils allaient et redoutant toujours la poursuite d'une cavalerie de massacreurs.

Des bruits contradictoires circulaient. Nulle information ne laissait de certitude, et le doute, l'appréhension, augmentaient les tourments.

Le 2 septembre, des éclaireurs allemands étaient signalés à Senlis. L'avance de l'ennemi s'opérait avec une foudroyante promptitude et menaçait la capitale. Paris pris et souillé une

deuxième fois, c'était le cœur de la France arraché, et la crainte de ce désastre honteux bouleversait Albéric Magnard... Sachant les atrocités commises par les soudards d'Allemagne, il décida le départ immédiat de sa famille. Ses serviteurs avaient disparu et son fils demeura seul près de lui.

\*  
\* \*

Quand le manoir des Fontaines n'abrita plus les êtres aimés, Albéric Magnard eut envie de les rejoindre et de ne pas s'en séparer. Il réfréna cette impulsion qu'il jugea lâche. Il regarda longtemps le chemin où ils étaient devenus invisibles à ses yeux et une noire mélancolie vint l'assombrir. A l'instant des adieux, il s'était montré enjoué et si tranquille! Rentré dans sa maison il lui parût être isolé du monde. La nuit accrut son malaise. La nature et les hommes subissaient une sorte de stupeur. Il voulut se recueillir... Les perturbations apportées par la guerre dans l'ordre matériel ou moral étaient

inattendues. Il ne célébrait point son idéalisme anarchique appliqué à l'univers, mais sa bonté ne tolérait pas les méchants et il conservait le droit de haïr.

L'instinct de la lutte ne disparaît pas sans indiquer une décadence. L'offense appelle la défense, et dirigée contre une nation, elle vise tous ses éléments et rend les nationaux solidaires en les exposant à un commun danger. Les déductions de ce syllogisme ne dérogeaient pas à ses principes.

Il éclaira le cabinet de travail où il se tenait. Dans un meuble vitré s'alignaient ses compositions musicales. Il les prit une à une et ressentit un plaisir immense à les toucher. Il considérait les titres, examinait la gravure, relisait toutes ces notes sorties de son cerveau, nées de son inspiration. Elles contenaient ses vrais élans, traduisaient ses aspirations, résumaient sa vie intérieure. Chacune marquait une étape de son ascension aux sommets de l'art. C'étaient ses quatre symphonies, cariatides puissantes de ses

rêves ; son *Chant Funèbre*, pour la mort de son père ; ses Sonates, expressions d'une musicalité pure ; ses *Promenades* pour piano, où vibraient les résonnances de ses perceptions devant les forêts, les sites, les palais contemplés ; ses pièces lyriques : *Bérénice*, chaudement colorée d'ardeurs passionnelles, et *Guercœur*, héros d'une fiction supraterrrestre.

Il les avait conçues dans une quiétude incessante, indépendant et maître de ses vœux. S'il connaissait les affres de la création, il ignorait les tortures de l'artiste qui pleure de sa misère, de l'incertitude de son génie et de son avenir. Le bonheur doit un tribut au malheur : sanction implacable de nos destinées, dont il gardait la croyance et la crainte.

Tout frissonnant de ses pensées, il s'assit au clavier de son piano à queue. Un volume des œuvres de Frédéric Chopin se trouvait sur le pupitre. Il chercha les *Polonaises* et rendit leurs sonorités exaltantes et leurs rythmes guerriers. Cette musique sublime le raffermir. Son héroï-

cité l'électrisait. Dans son état présent, à l'heure où le pays était envahi, menacé, il en comprenait davantage la splendeur et la signification.

Elle était faite des ouragans de la guerre et des appels déchirants de la patrie en danger. Elle contenait les imprécations des vaincus, les gémissements des blessés, les tumultes des combats, les prières et les blasphèmes, les chants de triomphe, l'espérance et le désespoir, les clameurs et les sursauts des peuples souffrant et luttant pour la liberté. Jamais un homme n'avait trouvé d'accents aussi pénétrants pour exprimer la foi patriotique. Chopin avait légué à ses compatriotes une arme spirituelle que rien ne détruit, qui vivifie éternellement et empêche une nation de mourir.

Albéric Magnard s'interrompit. Ses regards rencontraient un cadre posé sur le piano et contenant les portraits de sa femme et de ses enfants. Il leur sourit. Les deux sœurs se nommaient Eve et Ondine. Il murmura ces noms pleins de fraîcheur, de jeunesse, de soleil.

L'ainée était déjà une jeune fille au corps solide, au beau visage calme et d'une morbidesse alléchante. Il lui enseignait son art. Aux jeux de la cadette, plus petite et très mignonne, il s'associait complaisamment. Avec tendresse, il façonnait leur intelligence pour qu'elles fissent partie d'une élite. Il s'attendrissait à les évoquer... Derechef il songea à la guerre. N'était-il pas livré à ses hasards? Une soldatesque immonde apercevant sa demeure serait sûrement alléchée. Elle saccagerait ses souvenirs, ses trésors artistiques, elle baverait son stupre sur l'image chérie de ses filles, elle souillerait tout de ses ordures? Eh bien, non! il s'y opposerait, et telle la bête exaspérée et terrible qui défend ses petits, il tuerait le premier envahisseur, il combattrait jusqu'à son dernier souffle... Ses poings brandis s'abaissèrent comme des masses... Ses mains se rouvrirent sur le clavier et il lança le défi de la *Marseillaise* : « Aux armes, citoyens... »

Longtemps, il redit l'hymne de la France.

\*  
\*\*

Le lendemain, la matinée était douce et ensoleillée. Le manoir des Fontaines restait silencieux. Enfermé dans une pièce du premier étage, Albéric Magnard lisait en attendant son fils parti aux alentours. Une détonation le mit debout. Il regarda au dehors. Cent cavaliers allemands cernaient la maison. A un arbre son fils était ligoté. D'un bond, Albéric Magnard se jeta sur son revolver, ouvrit une fenêtre avec fracas, et l'arme au poing, le corps penché en avant, il fit feu coup sur coup. Un, deux uhlans s'abattirent. Il tirait encore, quand une fusillade cribla de balles la fenêtre et les murs. Albéric Magnard tomba mort.

Peu après, la horde sanguinaire incendiait le manoir des Fontaines, et ses cendres ensevelirent son défenseur.

EDOUARD GANCHE.

---

SORTI DES PRESSES  
DE LA MAISON FIGUIÈRE ET C<sup>ie</sup>  
LE 25 AOUT 1915

---



ROMANS

(vol. in-18 à 3 fr. 50)

- JULES ROMAINS. — *Puissances de Paris.*  
— *Sur les Quais de la Villette.*  
— *Mort de Quelqu'un.*  
M.-C. POINSOT. — *Toute la Vie*, roman  
(5<sup>e</sup> édition).  
JULES BOIS. — *L'Amour doux et cruel.*  
JACQUES NAYRAL. — *L'Empereur et  
le Cochon.*  
GORGES POLTI. — *L'Ephèbe*, roman  
achevé.  
J. GAUMONT et CAMILLE CÉ. — *C'est la  
Vie.*  
JULES LEROUX. — *Léon Chatry, insti-  
tuteur.*  
ALEXANDRE MERCEREAU. — *Gens de là  
et d'ailleurs* (Rééd.).  
TANCHÈRE MARTEL. — *La Flûte du che-  
valier Pebre.*  
L.-G. MAYNIEL. — *Conte du Pays d'Oc.*  
MARTIAL HÉRON. — *La Vaine Bonté.*  
YV. DEBRAND. — *La Petite Gratiennette*  
(Coupé par l'Académie).  
FABIEN MOUGENOT. — *Un Sabre.*  
SYLVAIN BONMARIAGE. — *Les Caprices  
du Maître.*  
E. DE KEYSER. — *Jours d'Épil.* 3 fr. 50

POLITIQUE, SOCIOLOGIE

- MARCEL SEMBAT. — *Faites un  
Roi, sinon faites la Paix*  
(18<sup>e</sup> édition). . . . . 3 fr. 50  
J. de BONSEFON. — *Dans les  
débris et sur les ruines*  
(4<sup>e</sup> édition). . . . . 3 fr. 50  
CHARLES DANIELOU. — *Études  
contemporaines* (1<sup>re</sup> série). . . . . 3 fr. 50  
H. AUBRIOL. — *Décentralisa-  
tion musicale*. . . . . 3 fr. 50  
CH. DUMAS. — *Libérez les  
Indigènes ou renoncez aux  
Colonies*. . . . . 3 fr. 50  
CH. LEBOUCC. — *Un an de  
cauchemar balkanique*. . . . . 3 fr. 50  
J. AGRANGES. — *La Marche  
montante d'une Généra-  
tion* (3<sup>e</sup> édition). . . . . 3 fr. 50  
— *Discours et Causeries*. . . . . 3 fr. 50  
ANDRÉ LEBEY. — *Sur la Route  
sociale* (1<sup>re</sup> série). . . . . 3 fr. 50  
— *Sur la Route sociale*  
(2<sup>e</sup> série). . . . . 3 fr. 50  
FRANTZ JOURDAIN. — *Propos  
d'un isolé en faveur de son  
temps*. . . . . 3 fr. 50

POÉSIE

- PAUL FORT, Prince des Poètes.  
— *Choix de Ballades fran-  
çaises*. . . . . 6 fr. »  
— *Chansons pour me con-  
soler d'être heureux*. . . . . 3 fr. 50  
JACQUES NAYRAL. — *La Den-  
telle des Heures*. . . . . 3 fr. 50  
RENE GHIL. — *Œuvre*. . . . . 3 fr. 50  
LÉON RIOTOR. — *Le Sage Em-  
pereur*. . . . . 3 fr. 50  
M.-C. POINSOT. — *Les Minu-  
tes profondes*. . . . . 3 fr. 50  
CHARLES DORNIER. — *Notre  
Pain quotidien* (Couronné  
par l'Académie Française). . . . . 3 fr. 50  
FERNAND MAZADE. — *Dionysos  
et les Nymphes* (Couronné par  
l'Académie Française). . . . . 3 fr. 50  
R. L. DOYON. — *Un passé mort*. . . . . 2 fr. 50  
VAL DE SAINT-POINT. — *La  
Soif et les Mirages*. . . . . 3 fr. 50  
*Anthologie des Poètes nou-  
veaux*, préface de G. Lanson,  
professeur de la Sorbonne. Un  
fort volume. . . . . 3 fr. 50  
*Anthologie des Poètes alle-  
mands*, depuis Nietzsche, par  
H. Guilheaux, préface d'E.  
Verhaeren. . . . . 5 fr.

THÉÂTRE

- BERNARD SHAW. — *Pièces plai-  
santes* (Traduction A. et H.  
Hamon). . . . . 6 fr. 50  
R. HERBEL. — *Les Nibelungen*  
(traduction de J. Vandervel-  
den). . . . . 5 fr.  
J.-M. SYNGE. — *La Brume  
dans le vallon; la Cheva-  
chée à la mer* (traduction  
L. Pennequin). . . . . 2 fr. 50  
MARIO PRAX. — *La Pythie d  
Delphes* (Couronné par l'A-  
cadémie Française). . . . . 3 fr. 50  
LOPE DE VEGA. — *Le meilleur  
Alcalde est le Roy*. Tragi-  
Comédie (Traduction de Cam-  
ille Le Senne et Guillet  
de Saix). . . . . 3 fr. 50  
GERTRUDE ROBINS. — *Pis aller*  
(traduct. de L. Pennequin),  
1 acte en prose. . . . . 1 fr.

Envoi franco contre mandat.